

BULLETIN

DE LA

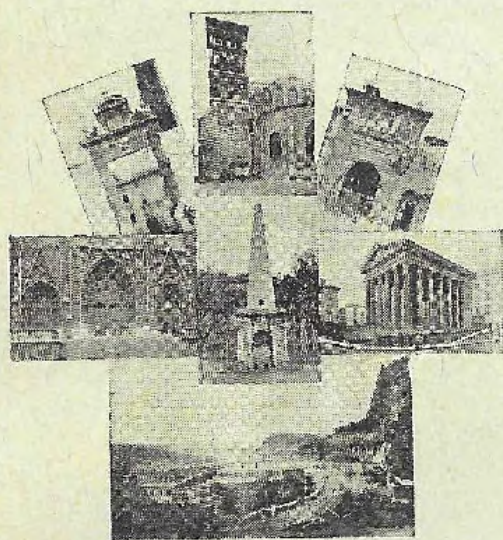
SOCIÉTÉ

DES

AMIS de VIENNE



N° 3



VIENNE
HENRI MARTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
12 et 12 bis, Place du Palais

1907



SIENNE (PALAIS COMMUNAL)

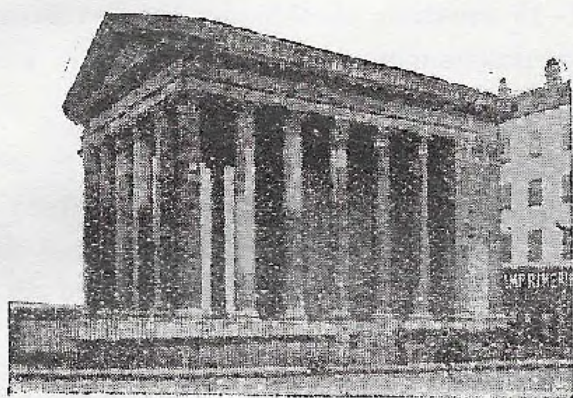
Cliché Alinari

BULLETIN
de la
SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS de VIENNE



N° 3



VIENNE
HENRI MARTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
12 et 12 bis, Place du Palais

1907

STATUTS

de la

Société des Amis de Vienne

ARTICLE PREMIER. — La *Société des Amis de Vienne* se propose de répandre la connaissance de l'histoire de la ville et des antiquités viennoises, de protéger contre toute atteinte la beauté du paysage et des monuments viennois, de contribuer à aménager les monuments ainsi qu'à aménager et à enrichir les Musées de la ville, d'attirer à Vienne le plus grand nombre possible de visiteurs et de rendre la visite de la ville facile, agréable et instructive.

ART. 2. — La Société poursuivra ce but, selon les circonstances et selon ses ressources, par tous moyens utiles, tels que conférences, publications, fouilles, achats d'objets d'art pour les Musées, propagande auprès des touristes, création de bureaux de renseignements pour les visiteurs, etc...

ART. 3. — La Société se compose de *membres ordinaires* payant une cotisation annuelle de 5 fr. ou ayant racheté leur cotisation par un versement minimum de 150 fr. une fois fait, et de *membres donateurs* payant une cotisation annuelle de 10 fr. au minimum ou ayant racheté leur cotisation par un versement minimum de 300 francs, une fois fait.

ART. 4. — Elle est administrée par un Conseil d'administration composé de 15 administrateurs élus en assemblée

générale, à la majorité absolue des membres présents au premier tour de scrutin et à la majorité relative au second tour.

Le Conseil est nommé pour 3 ans et se renouvelle par tiers chaque année.

Les administrateurs sortants sont toujours rééligibles.

Le Conseil procédera par tirage au sort à la désignation des administrateurs qui seront soumis aux deux premiers renouvellements annuels.

ART. 5. — Si une place devient vacante au Conseil par décès, démission ou toute autre cause, le Conseil y pourvoira, mais la désignation qu'il fera sera soumise à la ratification de la première assemblée générale qui suivra l'élection ainsi faite par le Conseil.

Une assemblée générale extraordinaire sera convoquée d'office si, moins de trois mois avant l'assemblée générale annuelle, ce Conseil comprend sept membres ainsi désignés.

ART. 6. — Le Conseil élit parmi ses membres, pour un an, à la première séance qui suit l'assemblée générale annuelle, le Bureau de la Société, composé de un président, plusieurs vice-présidents, un secrétaire général, un trésorier et un ou plusieurs secrétaires des séances.

Le Conseil désignera en cas de besoin un administrateur pour remplacer un membre du Bureau momentanément empêché.

Il procédera à la constitution d'un Comité de patronage et désignera des commissaires pour l'assister dans sa mission de propagande.

ART. 7. — Le président ou un vice-président remplaçant le président empêché convoque le Conseil chaque fois qu'il le juge utile.

Il est tenu de le faire sur la demande de quatre administrateurs.

Il convoque l'assemblée générale de la Société au moins une fois par an dans les trois premiers mois de l'année, et chaque fois que le Conseil le décide ou que la demande en est faite et signée par 30 membres de la Société au moins.

Les convocations à toute assemblée générale doivent

mentionner l'objet de la réunion et doivent être envoyées au moins cinq jours avant la séance.

ART. 8. — L'assemblée générale annuelle entend l'exposé de la situation morale de la Société, reçoit les comptes financiers et procède au renouvellement du Conseil.

Les élections sont faites et les résolutions sont prises à la majorité des membres présents, sauf ce qui sera dit à l'art. 14.

ART. 9. — Seule l'assemblée générale a le pouvoir d'ordonner un article de dépense supérieur à 1.000 fr., de modifier les statuts ou de décider la dissolution de la Société.

ART. 10. — Sauf les limites posées à l'article précédent, le Conseil a pleins pouvoirs pour l'administration de la Société.

Il prononce l'admission des membres nouveaux.

Il peut prononcer l'exclusion d'un membre pour préjudices graves portés à la Société.

Il statue à la majorité absolue des membres présents, sauf pour l'exclusion d'un membre de la Société, laquelle ne peut être prononcée qu'à la majorité des deux tiers des membres présents, l'intéressé entendu ou dûment convoqué.

ART. 11. — Dans les délibérations des assemblées générales ou du Conseil d'administration, la voix du président ou du vice-président remplaçant le président empêché est prépondérante en cas de partage.

ART. 12. — Les secrétaires tiennent un registre des délibérations des assemblées générales et du Conseil d'administration.

Le procès-verbal de chaque séance est signé du président ou d'un vice-président et d'un secrétaire ou administrateur délégué à cet effet par le Conseil.

ART. 13. — La Société est représentée en justice et dans les actes de la vie civile par son président ou par un administrateur délégué à cet effet par le Conseil.

ART. 14. — Les présents statuts ne peuvent être modifiés qu'en assemblée générale, à la majorité des deux tiers des membres présents et sur la proposition du Conseil ou de trente

membres de la Société au moins, portée à la connaissance de tous par mention expresse, sur la convocation de l'article ou des articles dont la modification est proposée.

ART. 15. — En cas de dissolution de la Société, l'assemblée générale décidera le transfert de l'actif social à une œuvre répondant en tout ou partie au but exposé aux articles 1 et 2, et, à son défaut, à une ou plusieurs œuvres de bienfaisance établies dans la ville de Vienne.

Ainsi délibéré dans l'assemblée générale tenue le 21 mars 1904.

Le Président,
BIZOT.

Le Secrétaire,
Jules RONJAT.

Conformément à la loi du 1^{er} juillet 1901 et au décret du 16 août 1901, la constitution de la Société a été déclarée et le dépôt des Statuts a été effectué à la Sous-Préfecture de Vienne le 17 mai 1904, et un extrait de la déclaration a été publié au *Journal Officiel* du 4 juin 1904. Le siège social est à Vienne, place du Palais, 12.

COMITÉ DE PATRONAGE

- MM. JOUFFRAY, sénateur de l'Isère.
BUYAT, député de Vienne.
PLISSONNIER, député de Vienne.
le Sous-Préfet de Vienne.
le Maire de Vienne.
l'Inspecteur primaire de Vienne.
le Principal du Collège de Vienne.
le Président de la Chambre de Commerce de Vienne.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

- MM. BIZOT, architecte honoraire de la ville, conservateur
des Musées et de la Bibliothèque, *président*.
ANGÉNIOL, ancien président du Comice agricole de
Vienne-Roussillon, *vice-président*.
BRESSE, avoué, ancien maire de Vienne, membre de
la Commis. des Musées et de la Biblioth., *vice-présid.*
DURET, avoué, membre de la Commission des Musées
vice-président.
REYMOND, négociant, ancien président du Tribunal
de Commerce, *vice-président*.
RONJAT, avocat, délégué du Touring-Club de France,
secrétaire général.
FAURE (Maurice), avocat, *secrétaire*.
TESTE DU BAILLER, notaire, *secrétaire*.
BENOIST, directeur de l'Agence de la Société générale,
trésorier.
ALLEMAND (Firmin), architecte,
BONJEAN, avoué, ancien présid. de la Chambre,
BOUVIER (Jules), directeur d'assurances,
DE CRAPONNE DU VILLARD, juge au Tribunal civil,
FRÉCON, docteur en médecine,
LOMBARD, avocat, ancien bâtonnier de l'Ordre,

} administrateurs

COMITÉ DE PROPAGANDE

- MM. Pierre FRÉCON, HOURS, H. MARTIN, Joseph PERRET,
F. REYMOND, Antoine SILVESTRE.

BUREAUX DE RENSEIGNEMENTS

A la SOCIÉTÉ GÉNÉRALE, rue Peyron, 1, et aux librairies
BLANC, rue de Bourgogne, 49; BLANCHARD, cours Romes-
tang, 6, et RAFFIN, cours Romestang, 3.

NOMS & ADRESSES DES MEMBRES De la Société

- La Ville de Vienne (D) (1).
La Compagnie des Avoués (D).
L'Ordre des Avocats (D).
La Chambre de Commerce (D).
La Chambre des Notaires (D).
MM. Allemand F., architecte, Vienne (D).
Allemand (Mlle Marcelle), boulevard de la Pyramide,
Vienne (D).
Aman (Félix), avocat, Vienne.
Angéniol (M^{me}), rue du Musée, 8, Vienne.
Augéniol, avocat, cours Morand, 24, Lyon (D).
Armand (Pierre), receveur des Postes en retraite,
rue Saint-André-le-Haut.
Aubert (Pierre), 20, rue Auguste Comte, Lyon.
Aubry (Auguste), architecte, Vienne.
Aynard (Paul), 31, boulevard du Nord, Lyon.
Babut, professeur de dessin au Collège, Vienne.
Bajard (Eug. M^{me}), 20, quai Pajot, Vienne (D).
Barbier, docteur, Vienne.
Bégule, chemin de Choulans, 86, Lyon.
Benoist, directeur de la Société générale, Vienne (D).
Berlioz, place des Carmes, 5, Vienne.
Bigot (Joseph), directeur de l'usine Pascal-Valluit et
C^{ie}, Vienne.
Bizot, architecte, Vienne (D).
Blachier, café de la Terrasse, cours Romestang,
Vienne.
Blanc, libraire, rue de Bourgogne, 49, Vienne.
Blanchard, libraire, cours Romestang, 6, Vienne.

(1) La lettre D indique les *Membres donateurs*.

- MM. Boiron (Philippe M^{me}), 20, quai Pajot, Vienne.
Bonjean, avoué, Vienne, (D).
Bonnier (F.), manufacturier, Vienne (D).
Boudier (Sébastien), négociant, Ste-Colombe (D).
Bourge (J.), chimiste, 50, route d'Avignon, Vienne.
Bouvier (Claude), professeur à l'Ecole Saint-Maurice,
Vienne.
Bouvier (Claudius), 50, route d'Avignon, Vienne.
Bouvier (Henri), professeur à l'Ecole Saint-Maurice,
Vienne.
Bouvier (Jules), directeur d'assurances, Vienne (D).
Bresse, avoué, Vienne (D).
Buellet, sous-préfet, Vienne (D).
Buyat, député, Paris (D).
Camecleyre, directeur de l'usine à gaz, Vienne (D).
César-Chaix, Hôtel du Nord, Vienne (D).
Chabert (Léon), inspecteur des Contributions indi-
rectes, Lons-le-Saunier.
Chabrol (Fr.), ingénieur, 66, rue Lafayette, Vienne.
Chanrion (Louis), percepteur pour Vienne.
Charreton (L.), propriétaire, rampe de Coupe-Jarret,
Vienne.
Chaumartin (Tony), Sainte-Colombe.
Craponne du Villard (de), juge au Tribunal civil de
Vienne (D).
Crédit Lyonnais (le directeur du), Vienne (D).
Chomienne (Albert), négociant, Vienne.
Cléchet (J.), ferblantier, port des Jacobins, Vienne.
Coulet, cycles, Vienne (D).
Couturier (Gaston), conseiller à la Cour d'Appel,
Grenoble (D).
Couturier de Royas (Hubert), Meyrieu, par St-Jean-
de-Bournay.
Delavelle, comptable, 16, rue de Bourgogne, Vienne.
Doyon Paul, Estrablin.
Duchemin, Grande-Rue, 14, Grenoble.
Dufresne, bazar, Vienne.
Dumas (Jules), Lyon, 10, rue de Nazareth.
Dupoux, directeur de la Banque de France, Vienne
(D).

- MM. Duret, avoué, Vienne (n).
Edwin-Stachelroth, banquier, Vienne (n).
Falcoz (Louis), pharmacien, Vienne.
Faure, docteur, Vienne.
Faure-Carlhian, juge au Tribunal civil de Vienne.
Faure Carlhian (M^{me}), Vienne.
Faure (Joseph), voitures, Vienne.
Faure (M^{me}), Reventin-Vaugris.
Faure (Maurice), avocat, 8, place du Palais (n).
Faure (Gabriel), 14, place Carnot, Lyon.
Parkas, principal du Collège de Vienne (n).
Favard, notaire, St-Priest.
Français (Henri), Paris, 63, avenue Malakoff (n).
Français (Raymond), Paris, 63, avenue Malakoff (n).
Frécon, docteur, Vienne (n).
Frécon (Pierre), étudiant, rue Peyron, Vienne.
Gabert (Auguste), constructeur, place d'Arpôt, Vienne.
Gain (de), commandant au 19^{me} dragons, rue Vimaine, Vienne.
Galland (Henri), maire de Ste-Colombe.
Garmy, commissaire-priseur, Vienne.
Garon (Louis), entrepreneur de transports, Sainte-Colombe (n).
Garon (maison Francisque), Vienne (n).
Giraud (Emilien), avocat, Paris, boulevard St-Michel, 89 (n).
Grand, rue d'Erlanger, 14, Paris (n).
Guerrier (Joachim), électricien, Vienne (n).
Gueux (Jean), négociant, rue d'Arpôt, Vienne.
Guichard (Cl.), chauffournier, quai du Viaduc, Vienne.
Guillemaud (Cl.), au Puy-Saint-Didier, Estressin (n).
Guillot (J.), entrepreneur, rue d'Arpôt, 23, Vienne.
Guillot (Louis), Charavelle.
Guy (Henri), aumônier, Estressin, montée des Crozes.
Heilmann (P.-Th), ingénieur, Vienne.
Hubert (Pierre), rue Auguste Comte, 20, Lyon.
Jacquet (Claude), rue Vimaine, 36, Vienne.
Jacquet (Joseph), rue Vimaine, 51, Vienne.
Jail (O.), supérieur de l'Ecole St-Maurice, Vienne.
Joly-Debanne (M^{me}), place de Miremont, Vienne (n).

- MM. Jouffray (Antoine), Estressin.
Jouffray (Jules), Estressin.
Jouffray (Camillo), sénateur, Paris, rue Dulot, 7 (D).
Julien (Emile), Vienne (D).
Latreille, professeur au Lycée Ampère, Lyon.
L'Huillier-Pallez et C^e, constructeurs, Vienne (D).
Lombard (Félix), avocat, Vienne (D).
Malcour (François), 32, rue d'Arpôt, Vienne.
Martinon (Joseph), route de Lyon, Vienne.
Mayoud, docteur, Vienne.
Moissonnier (M^{me} Amélie), Estressin.
Monot (Auguste), buraliste, 5. cours Romestang,
Vienne.
Montagnon (Cl.), propriétaire, boulevard Henry Fleury
5, Vienne.
Morin, propriétaire, Vienne (D).
Mourier, notaire honoraire, Sainte-Colombe (D).
Officiers du 19^{me} dragons (les), Vienne (D).
Pascal-Valluit (M^{me}), Vienne (D).
Pascal-Valluit et C^e, Vienne (D).
Pauche (Gaston), Lyon-Villeurbanne, 10. rue Naza-
reth, chez MM. Carillon et Dumas.
Péronnet, greffier du Tribunal de Commerce, Vienne.
Perret (Joannès), agent général du *Phénix*, cours
Romestang, Vienne.
Perret (Joseph), greffier de paix, place St.-Maurice,
Vienne.
Perroux (Léon), négociant, 44, place de la République
Lyon.
Perouse, avocat, Saint-Alban-du-Rhône, (D).
Plissonnier, député, Paris (D).
Prévot (J.-B.), négociant, Vienne.
Ponchon (Mlle), libraire, rue Ponsard, Vienne.
Rabatel, professeur au Collège, St-Romain-en-Gall.
Raffin, libraire, cours Romestang, 5, Vienne.
Rassat (Ch.), rue Ponsard, 8, Vienne.
Ray (Jean), ancien notaire, 6, place Emile Zola,
Vienne (D).
Raymond, contrôleur des Contributions directes, place
du Palais, 12, Vienne.

- MM. Reymond (Et.), fabricant, Vienne (v).
Restouin, inspecteur primaire, Vienne (v).
Rochas, manufacturier, Vienne.
Rondet, avocat, rue de la Table-Ronde, Vienne.
Ronjat, avocat, place des Capucins, Vienne (v).
Rostaing (Henri), Montbreton sur Chanas.
Roullion (Casimir), boul. Henri Fleury, Vienne.
Sachet, président du Tribunal civil, Vienne.
Sannejean père, rue de Lyon, Vienne.
Serlin, curé de St-Maurice, Vienne (v).
Silvestre (Ant.), villa Réclusière, Estressin.
Terrebasse (H. de), au Château de Terrebasse, Villes/-Anjou (v).
Teste du Bailler (Alph.), notaire, Vienne (v).
Teste du Bailler (Georg.), assurances, Vienne (v).
Trabet, entrepreneur de peinture, Estressin.
Tremeau (M^{me} Louis), Gemens, par Estrablin.
Tremeau (Robert), manufacturier, Vienne.
Vaganay frères, manufacturiers, rue Saint-Martin, Vienne (v).
Valentin (Paul), négociant, Paris, 151, boulevard Magenta (v).
Vallet (Elic), rue de Gère, 18, Vienne.
Vallet (Raoul), cours Romestang, Vienne.
Vassy, pharmacien, Estressin.
Venard (Louis), professeur à l'école Saint-Maurice, Vienne.
Villefosse (Héron de), conservateur du Musée du Louvre, Paris (v).
Vivien (docteur), Vienne.
Zajewski (Joseph), comptable, Vienne.
-

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'Assemblée générale annuelle de la *Société des Amis de Vienne* a eu lieu le jeudi 7 mars 1907, dans les salons de l'hôtel du Nord, qui avaient peine à contenir nos sociétaires et nos invités.

M. Bizot, président, prend place au bureau avec les membres du Conseil d'administration et M. Louis Rousselon, avocat à la Cour d'Appel de Lyon, qui a bien voulu prêter à notre réunion le précieux concours de son élégante parole.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la précédente séance (15 février 1906), M. le Président a prononcé l'allocution suivante :

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT

Mesdames, Messieurs,

C'est avec une légitime satisfaction que je viens vous remercier de ce que vous avez bien voulu, comme les précédentes années, assister à cette réunion de famille, oserais-je dire, de cette grande famille qui est la Cité même que vous représentez si honorablement, puisque vous apparaissez comme étant ceux qui attachez le plus d'intérêt à sa prospérité en prenant part aux travaux des *Amis de Vienne* dont le but est de mettre en relief ce que la ville offre de plus remarquable, monuments, œuvres d'art et beautés naturelles, soit aux regards de ses propres habitants, soit surtout à la vue des étrangers. Cette communauté d'action nous est un encouragement à persister dans nos efforts.

Aux remerciements que j'ai été heureux de vous adresser, je joins ceux également bien empressés que nous devons à Monsieur le Sous-Préfet de Vienne, un des plus dévoués membres du Comité de Patronage de notre Société. Il nous est, en effet, bien agréable de rappeler ici l'affabilité de M. Buelllet, dont les sentiments distingués et la bienveillance

se manifestent en toutes les occasions où sa parole persuasive peuvent prêter un appui à une cause qui intéresse le bien public et particulièrement celui de la ville; nous lui en sommes bien reconnaissants.

Je me fais également un grand plaisir de vous présenter M. Louis Rousselon, avocat à la Cour d'Appel de Lyon, qui, cédant à nos instances, veut bien nous prêter gracieusement l'appui de son talent de conférencier émérite, pour nous charmer pendant quelques moments par de belles descriptions accompagnées de remarquables projections.

Par le sujet de cette conférence, nous sortirons de la représentation des belles choses de Vienne qui vous ont intéressés à un bien haut point dans nos précédentes réunions, mais ce sera pour les remplacer par d'autres d'une non moins grande valeur, recueillies parmi les merveilles renfermées dans la ville de Sienne que l'on pourrait aussi appeler la *Belle*, et qui eut un jour l'orgueil de se croire la rivale de Florence. Quoiqu'elle ait payé son tribut à l'outrage du temps, c'est encore une des plus intéressantes cités de l'Italie, cette terre classique des chefs-d'œuvre, dont nos rêves les plus imaginés ne donnent qu'une lointaine illusion.

Je dois, Mesdames et Messieurs, vous présenter une vue d'ensemble sur les travaux de la Société au cours de l'année écoulée.

J'ai tout d'abord, un triste devoir à accomplir, celui de vous rappeler la perte, que nous avons faite depuis la dernière Assemblée générale, de deux de nos bien dévoués collègues, M. Ennemond Savigné et M. Joannès Ogeret : le premier, vice-président, le second, secrétaire-général de notre Société.

La figure sympathique de M. Savigné, sa nature ouverte, son allure pleine de franchise lui attiraient l'amitié de tous, car il était toujours prêt à rendre un service. Ses connaissances étendues nous rendaient son concours précieux, en même temps qu'il était bon administrateur de la chose publique et familier avec la question de détail, il se montrait ami des lettres et des arts.

Ces qualités nous apparaissent plus vivement aujourd'hui et sa perte nous en est d'autant plus sensible.

Quant à M. Ogeret, il remplissait avec zèle ses fonctions

de secrétaire-général; on se souvient de son dévouement et de ses bons avis en ce qui nous touchait, comme de son accueil affable vis-à-vis de tous, ainsi qu'en témoignent encore les diverses fonctions publiques dont il avait l'office.

Cette perte du secrétaire-général de la Société, créant une situation qui se trouva compliquée par l'absence de l'un de nos secrétaires retenu loin de nous, rend aujourd'hui notre tâche délicate; néanmoins, à l'aide des observations et des notes que nous avons recueillies nous-mêmes, nous pensons pouvoir vous présenter un tableau intéressant de nos travaux.

Sans avoir à revenir sur les résultats acquis au cours de l'année que nous avons clôturée par la belle conférence de M. Emilien Giraud, décrivant la descente du Rhône de Lyon à Avignon, il nous suffirait de parcourir notre deuxième Bulletin pour démontrer combien nous avons implicitement rempli notre programme. Cette année nos efforts n'ont pas été moindres: ainsi nous avons vu nos relations s'étendre avec de nouveaux Syndicats d'initiative, de la région du sud-ouest au Morbihan; du Mans à la Savoie, etc., nous avons entretenu des rapports intéressés avec celui de Lyon, et pendant ce temps les visites des étrangers continuaient à se répéter autour de nos monuments historiques. L'impression que ces visiteurs ont éprouvée ne s'est pas traduite seulement par des paroles de remerciements, mais encore par des appréciations élogieuses qui ont été reproduites dans les journaux de leurs pays, dans lesquels ils ont célébré notre ville (1). Une grande part de ce mouvement entre Vienne et ces contrées lointaines est dû, il convient de le dire, à l'inallassable action patriotique de M. Marcel Reymond, de Grenoble, dont le zèle est à la hauteur de l'éminente valeur artistique dont il est animé (2).

Qu'il me soit encore permis de citer ici un autre ami de nos monuments, un artiste lyonnais, M. Bégule, qui malgré les

(1) Citons notamment un article de M. le Dr R. Berger, dans la *Vossische Zeitung* de Berlin, publié à la suite de la visite que nous ont faite l'été dernier les étudiants étrangers de l'Université de Grenoble, conduits par Marcel Reymond, président de leur Comité de patronage.

(2) M. Marcel Reymond a fait le 12 mars 1906 une conférence sur l'Art en Dauphiné à Florence, dans les salons de l'Association *Pro Cultura*. M. Ronjat a fait le 1^{er} mars 1906, à St-Etienne, une conférence sur Vienne devant la *Société d'agriculture, industrie, science, arts et belles-lettres du département de la Loire*.

merveilles d'architecture et de sculpture qu'il a pu rencontrer dans ses voyages et faire suivre d'études approfondies de l'art, aime encore à venir contempler en notre belle cathédrale tous les styles du moyen âge et notamment celui du XV^{me} siècle qui a prodigué sans compter sur la façade principale de ce monument des chefs-d'œuvre d'une admirable beauté.

Combien le contact avec de tels hommes est de nature à entretenir le sentiment du beau et l'amour du sol qui l'a vu fleurir !

Mais que l'on ne croie pas que ce sont là des faits isolés, des cas particuliers ; il me suffirait d'en donner pour preuve contraire la visite que nous avons eu au mois d'août dernier de la section d'archéologie du Congrès pour l'Avancement des Sciences qui se tenait à Lyon. L'excursion à Vienne qui entraînait dans le programme des congressistes a, en effet, atteint le but qu'ils se proposaient ; sous l'habile direction de M. Dissard, conservateur des Musées de Lyon, ils ont pu visiter et étudier nos monuments de tous les âges, de l'époque romaine jusqu'à la fin du moyen âge ; le champ de leurs observations s'est trouvé assez étendu pour qu'ils aient dû y employer une journée, et encore a-t-elle été trop courte.

D'autres sociétés sont encore venues à nous, se montrant toutes pleines d'entrain à la vue de nos charmants paysages et de nos beaux monuments, mais le but de l'une d'elles était surtout plus immédiat, il comportait une certaine valeur d'affinité de la part de ses adhérents, en même temps qu'il était d'un plus vif intérêt pour nous, je veux parler de la *Société amicale des Agents Voyers de l'Isère*, ayant à sa tête ses tout dévoués chefs, et avec eux le bien estimé M. Moreau, de Vienne. Quelle fut la joie de tous ces hommes, toujours soucieux de leurs travaux, rompus à la fatigue et bravant les intempéries, tantôt disparaissant dans le chemin creux du vallon, tantôt traçant leurs lignes avec effort sur les pentes escarpées des contreforts des Alpes ! Aussi quel contraste ici pour la plupart d'entr'eux qui n'étaient pas encore venus à Vienne ! et tous alors oubliaient pour un jour le maniement du jalon et de la chaîne, les formules du tracé des courbes ou le calcul des remblais et déblais, tous, en un mot, se plaisaient à témoigner de leur

admiration en face de nos édifices. J'abrège, Messieurs, ces citations pour aborder la question des services qu'il est dans l'esprit de la *Société des Amis de Vienne* de rendre, au point de vue de l'art antique, l'élément vital et plein de grandeur dans lequel se meut notre cité. Dans sa dernière réunion elle a voté une subvention pour l'achèvement des fouilles entreprises pour la découverte du cirque; déjà l'année dernière, elle avait alloué une pareille dépense pour le même objet, sans que le but fut ensuite complètement atteint; c'est que dans ces sortes de recherches il se présente tant d'imprévus mêlés à tant de difficultés matérielles que le résultat se fait souvent attendre longuement.

D'autres fouilles en cours à Ste-Colombe, qui ont eu récemment un certain retentissement, appelleront peut-être aussi le concours de la Société qui, dans la mesure de ses moyens financiers, se prêterait volontiers à la recherche d'objets d'art destinés, à l'avance, à embellir notre Musée des antiques. Nous pouvons enfin mentionner la part contributive que nous apporterons à l'érection du monument Allmer, dont nous vous parlerons plus loin. Notre champ d'action peut donc être vaste, il n'a pour limites que le terme des efforts que vous voudrez bien faire en notre faveur, aussi pensons-nous que vous persisterez à prétendre que Vienne, qui a tant de raisons pour tenir un rang élevé dans le domaine des Arts anciens, ne veut pas cesser d'apporter un soin jaloux à maintenir son autorité au même degré que les autres villes antiques, ses sœurs du midi de la France.

Ensuite, M. Benoist, trésorier, a donné lecture du compte rendu financier de l'exercice 1906-1907.

COMPTE-RENDU DU TRÉSORIER

J'ai l'honneur de soumettre à votre approbation les comptes de l'exercice 1906-1907, arrêtés au 28 février dernier :

RECETTES

Solde de l'exercice 1905	1.744 20
Cotisations	1.137 20
Vente du <i>Guide de Vienne et ses environs</i>	142 55
Intérêts en banque et coupons détachés	28 91
Total.....	<u>3.052 86</u>

DÉPENSES

Achat de titres pour la Caisse de réserve (1)....	504 25
Frais de recouvrement des cotisations	4 25
Frais accessoires de l'assemblée de 1906.....	10 90
Timbres des récépissés et droits de garde.....	6 15
Guide <i>Vienne et ses Environs</i>	139 75
Bulletin de la Société	103 »
Autres frais d'impression.....	158 75
Insertion au Guide du Syndicat de Lyon.....	150 10
Part contributive au Congrès de Clermont-Ferrand.....	50 »
Etrennes	10 »
Total.....	<u>1.767 25</u>

BALANCE

Recettes	3.052 86
Dépenses.....	<u>1.767 25</u>
Reste: excédent de recettes	<u>1.285 61</u>

DÉPENSES ACTUELLEMENT ENGAGÉES

Frais de l'Assemblée générale de 1906	200 »
Guide	60 55
Bulletin	160 »
Autres frais d'impression.....	67 80
Subvention pour les fouilles du Cirque	150 »
Souscription au monument Allmer.....	50 »
Total.....	<u>688 35</u>

(1) Une Obligation *Midi* à 1/2 et une Obligation *Annam et Tonkin*.

Cette somme est, comme vous le voyez, bien inférieure au solde de l'exercice financier écoulé, et une partie au moins en sera couverte par la rentrée de souscriptions importantes sur cet exercice, de sorte que nous pourrons très probablement vous proposer l'année prochaine un nouveau versement à notre caisse de réserve.

*
**

Après cette lecture, l'Assemblée générale a approuvé à l'unanimité les comptes présentés par M. le Trésorier, en le remerciant des soins apportés à la gestion de ses finances.

*
**

M. le Président a prononcé ensuite l'allocution suivante :

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT

Mesdames, Messieurs,

A la suite des explications qui viennent de vous être soumises et que nous imposaient les devoirs de la Société, je vous prierais de me permettre d'attirer votre attention sur un sujet qui, pour se présenter d'une façon différente des années précédentes, rentre néanmoins dans notre programme et tend à atteindre le but que nous nous proposons, à savoir : d'agrandir l'image de Vienne, non seulement en enseignant son histoire, en faisant connaître ses antiquités et ses œuvres d'art, mais encore par le culte qu'elle professe pour les hommes qui l'ont illustrée dans la sphère de la science. En ce moment je fais allusion au nom d'un savant aujourd'hui disparu, mais qui a acquis une place distinguée dans cette haute compagnie qui est l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, je veux parler d'Auguste Allmer.

Je ne ferai pas l'énumération de tous ses ouvrages, elle prendrait trop de développement, j'en rappellerai seulement un qui concerne spécialement notre ville et a pour titre : *Les Inscriptions de Vienne*, dont il a traité la partie antique qu'a complétée celle de l'époque du Moyen-Age, également très remarquable, écrite par un autre érudit, M. Alfred de Terrebasse. Ce superbe monument épigraphique, en six

volumes accompagnés d'un précieux atlas, jette par la précision et la judicieuse critique des textes une vive lumière sur l'histoire ancienne de Vienne, en même temps que par la pureté des dessins il imprime le sceau de la célébrité que mérite notre Musée lapidaire.

S'il m'était possible de vous dire les principaux traits de la vie d'Allmer, combien vous vous intéresseriez à connaître l'origine de ce grand ouvrage dont les bases furent jetées en conseil d'un petit triumvirat d'antiquaires, Allmer, Girard et Delorme auxquels M. A. de Terrebasse ne tarda pas de se joindre !

Avec quel plaisir vous entendriez le détail de ces excursions avec Girard à la recherche des inscriptions, au travers de huit départements, allant de l'Ardèche et de la Drôme jusqu'à Genève, et du Rhône aux Alpes ! Vous le rencontreriez « le bâton de voyageur à la main, un imperceptible bagage sous le bras, inconscient de la bonne ou mauvaise humeur du ciel, de ses sourires ou de ses colères, des averses du printemps, des ardeurs de l'été et des neiges de l'hiver. Se trouvait-il quelque richesse, petite ou grosse, oh ! alors, comme toute la peine était aussitôt oubliée, lassitude ou découragement, ennui de longues routes monotones, hôtelleries décevantes, gîtes indescriptibles !... »

Au retour de ses excursions Allmer étudiait, commentait, donnait une forme, une signification à ses inscriptions péniblement relevées sur des caractères plus ou moins lisibles et trop souvent incomplets ; néanmoins, c'est ainsi qu'il mit au jour un ensemble de travaux dont M. Héron de Villefosse, l'éminent conservateur du Musée des Antiques du Louvre, s'autorisa pour avancer « qu'Allmer est demeuré un des plus illustres représentants de l'archéologie nationale, et qu'il est devenu le maître incontesté de l'épigraphie de la Gaule ».

Quel jugement plus élogieux pourrait-on porter sur ce savant ?

Allmer mourut à Lyon après une longue existence dont les détails seraient ici superflus ; il succomba, la plume à la main, sous le poids des années et des souffrances contre lesquelles il luttait opiniâtement, soutenu par son seul amour des lettres ; il avait 84 ans.

J'assistais à ses funérailles avec ses amis les plus dévoués. Le douloureux souvenir m'en est resté. En suivant à pas lents les longues allées de l'immense nécropole où d'opulents monuments s'élevaient de toutes parts, je me prenais à envier pour lui un tombeau riche fait de marbre et de bronze, et ce ne devait être là qu'une simple marque de reconnaissance attachée à sa grande mémoire; mais quelle ne fut pas ma déception! ce rêve d'un instant s'évanouit bien vite: ce n'était qu'une humble fosse qui l'attendait, au fond de laquelle il disparut en quelques instants; ce n'était là, sans doute, qu'une demeure provisoire, mais parfois le provisoire persiste si longtemps!

Les années, en effet, se succédèrent, sinon oubliées, du moins trop pressées, tandis que les esprits de tous étaient chaque jour plus hantés de le voir venir dormir de son dernier sommeil à Vienne, que l'on peut appeler sa ville d'adoption, et où sans doute les secrètes pensées de ses dernières heures le transportèrent sur les ailes de sa gloire; à Vienne où il avait senti naître l'inspiration de ses premières œuvres et d'où étaient partis ses premiers pas à la conquête de toute une science.

La Municipalité de Vienne, partageant ces pieux sentiments, prit une première délibération par laquelle elle lui accorda une concession perpétuelle au cimetière; un peu plus tard elle fit davantage, elle ordonna généreusement la construction d'un caveau. C'est là qu'il repose maintenant, sous ce sol hérissé des substructions des palais des empereurs romains, à l'ombre de ces hautes murailles qui portaient l'acropole, et le temple élevé à la déesse tutélaire de la ville. Il n'est sans doute, on le reconnaîtra, aucun autre lieu qui convienne mieux à l'érection de ce monument.

Si nous poussions l'illusion jusqu'à nous croire un instant revenus à l'époque romaine, il nous plairait d'apercevoir le cortège de ses Mânes veillant autour de cette tombe, en reflétant jusque dans son sommeil le souvenir des jours où, en ces mêmes lieux, il avait si souvent cherché à surprendre dans chaque mot gravé sur le marbre, l'histoire des empereurs: ici, celle de César dont il raconta les conquêtes; là, celle d'Auguste, l'empereur adoré comme un dieu, auquel les Viennois élevèrent ce temple qui est encore l'orgueil

d'une de nos places; puis celle de Tibère, le dissolu de l'île de Caprée; celle de Caligula, qui fut un fou et termina sa vie comme un monstre; arrive ensuite le règne de Claude, dont les Viennois ont gardé un bon souvenir, à l'encontre de Domitien qui, à la suite d'une disette de blé, ordonna d'arracher les vignes de la région pour ensemençer ces cotcaux d'où avait coulé ce vin généreux célébré par Martial. Puis l'épigraphiste, s'élevant encore plus haut, pénètre jusque dans les assemblées des dieux pour converser en un langage mythique avec Jupiter même et saisir les secrets de l'Olympe...

Je n'exagère pas, Messieurs, nos Musées, en effet, ne contiennent-ils pas de nombreuses inscriptions portant de telles évocations :

Deo apollini : au dieu des arts ;

Deo marti : au dieu de la guerre ;

Plutoni : au dieu des enfers ;

Jovi fulguri fulmini ; cette fois c'est à Jupiter que s'adressent ses fervents dans leurs frayeurs des éclairs et de la foudre...

Ainsi planent dans les hautes sphères de la science les maîtres de l'épigraphie et de l'archéologie, nous introduisant, nous simples spectateurs, par une porte enguirlandée de récits mythologiques, dans le temple de l'histoire des croyances, des coutumes et des faits accomplis par nos ancêtres disparus depuis quinze ou vingt siècles, si ce n'est même au-delà encore. Ces songes, ces retours à des âges qui nous semblent féériques, c'est à Allmer que nous en devons reporter la connaissance.

Mais, Messieurs, si la ville de Vienne a la première donnée de précieuses marques de la reconnaissance publique, il appartient à ses concitoyens, à vous-mêmes, de poursuivre l'œuvre commémorative vers laquelle la voie vous est ouverte; actuellement une simple pierre, triste et nue, recouvre les cendres d'Allmer, bientôt une herbe abondante en envahira la surface et la cachera à tous les yeux, puis le promeneur distrait la foulera inconsciemment sous ses pieds, si nous ne nous hâtons.

Nous n'avons pas l'ambition, si motivée qu'elle soit, de lui élever un monument proportionné à la grandeur de son

œuvre, il fut lui-même, d'ailleurs, un modeste, mais que ce soit au moins une stèle assez ample, d'un beau contour, faisant revivre son image et portant en caractères profondément gravés le nom de celui qui a rapporté près de 2.000 textes dans ses *Inscriptions de Vienne*.

Des souscriptions sont ouvertes à Paris et à Lyon, mais loin de compter sur celles-là seules, nous disons que c'est Vienne qui doit marcher en tête, comme étant dépositaire de ses cendres, et comme étant investie de l'honneur d'être en possession perpétuelle du monument. La *Société des Amis de Vienne* doit avoir à cœur de soutenir cette œuvre de toutes ses forces, aussi ceux que vous avez bien voulu désigner pour être vos guides font-ils auprès de vous individuellement, un appel des plus pressants pour que vous preniez une part aussi grande que possible à l'honneur de l'érection de ce monument; ce sera à la fois l'accomplissement d'un devoir et d'une action patriotique (1) qui ajoutera au bon renom de Vienne, et dont l'éclat rejaillira particulièrement sur chacun de vous.

*
* *

M. le Président donne la parole à M. Rousselon pour une conférence sur Sienné, avec projections lumineuses faites sur des clichés de notre collègue M. Lucien Bégule.

M. Rousselon prend la parole, et dès l'abord la netteté de son articulation, la sobre élégance de sa diction ont imposé l'attention, et le charme n'a pas cessé d'opérer. Les projections étaient fort bonnes, et aucun accroc n'en est venu troubler l'harmonie.

La conférence n'était pas une simple explication des vues projetées, M. Rousselon ne se bornait pas à mettre une légende au bas d'une image. Le texte était complet et se serait suffi à lui seul; mais les vues l'illustraient avec tant d'à-propos que l'on ne comprendrait plus maintenant l'un sans l'autre : plaisir des yeux et plaisir de l'esprit. Il semblait que devant les spectateurs se tournaient les pages d'un de

(1) La souscription est ouverte, pour la région, à l'Imprimerie H. MARTIN, place du Palais, 12, où un registre est tenu à cet effet. La liste des souscripteurs sera publiée au fur et à mesure des versements effectués. Nous rappelons qu'il y a urgence.

ces beaux livres au texte savant et clair, avec de précieuses gravures.

Encore dans l'éblouissement durable de toutes les projections, il est difficile de dire celles qui étaient les plus belles : mais une surtout, par l'impression de paix sereine qui s'en dégageait, mérite d'être citée : c'est celle de ce cloître toscan aux arcs soutenus par des tirants de fer, avec un arbrisseau au devant (M. Rousselon n'a-t-il pas indiqué que c'était un laurier ?...).

Nous publions plus loin la conférence de M. Rousselon ; voici en quels termes M. le Président l'a remercié de son précieux concours :

ALLOCUTION DU PRÉSIDENT

Mesdames, Messieurs,

Combien avais-je raison d'estimer à l'avance que vous seriez charmés des tableaux qui viennent de passer tour à tour sous vos yeux et des explications si heureusement exprimées qui en ont fait valoir la beauté ? M. Rousselon a tenu au-delà de ma pensée les promesses que j'avais faites en son nom : je suis à coup sûr l'interprète de toute cette Assemblée en proclamant son unanime satisfaction et en le priant d'agréer nos remerciements associés à nos vives félicitations.

.*.*

Pendant la conférence, il a été procédé au dépouillement du scrutin ouvert, au moyen d'urnes placées à l'entrée des salons, pour la ratification des désignations faites par le Conseil d'administration en vue de l'art. 5 des Statuts pour remplacer deux administrateurs décédés : MM. Ogcret et Savigné, et un administrateur démissionnaire, M. Bès. Ont été élus : MM. Benoist, directeur de l'Agence de la *Société Générale*, Jules Bouvier, directeur d'Assurances, et Maurice Faure, avocat.

Il a été procédé ensuite au dépouillement du scrutin pour l'élection de cinq administrateurs sortant de charge. Ont été réélus : MM. Benoist, Duret, Faure, Lombard et Reymond.

CONFÉRENCE de M. Louis ROUSSELON

SIENNE

Mesdames, Messieurs,

Michel de Montaigne allant à Rome en 1580 s'arrêta à Sienne ; cette ville l'intéressa assez peu ; il remarqua toutefois que les caves y étaient « fraîches et bonnes ».

Le Président de Brosses y passa également deux siècles plus tard : il informa ses amis de Dijon, d'une plume dédaigneuse, que « la ville est peu jolie et triste » ; que, notamment, le palais public est « un vieux bâtiment qui n'a rien de recommandable ou du moins de curieux, que quelques peintures plus antiques encore et plus laides que lui ».

L'un et l'autre, et tous les voyageurs pendant plusieurs siècles, s'y arrêterent comme forcés et parce que seulement c'était une étape obligatoire du fatigant voyage de Florence à Rome.

Aujourd'hui Sienne n'est plus visitée par des voyageurs contraints, mais ses amis fervents sont très nombreux qui s'imposent un détour pour la voir ; certains ont écrit sur elle des pages enthousiastes ; l'on a proclamé même « qu'aucune ville au monde n'est plus accueillante, plus souriante, plus riche à la fois de vie et de beauté » et Paul Bourget nous a dit que, de même que Stendhal voulait qu'on mit sur sa tombe « citoyen milanais », il voudrait lui qu'on gravât sur sa pierre tumulaire « Siennois ».

Sienne est une ville gothique dans un paysage aimable : ainsi s'expliquent à la fois le mépris qu'avaient pour elle les hommes des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, dédaigneux du Moyen Age et insensibles à la nature, et l'amour que lui vouent nos contemporains épris de l'un et de l'autre.

Beaucoup d'entre vous la connaissent, sans doute : il leur sera agréable, je pense, de se souvenir : à ceux qui l'ignoraient nous ne prétendons donner qu'une impression de cette ville, ou seulement même le désir de l'aller voir.

*
**

Sienna a des origines douteuses et légendaires : elle devrait son nom à Senus, fils de Rémus et neveu de Romulus, et c'est pourquoi la louve romaine est devenue son emblème et se dresse auprès de ses monuments. Pour d'autres, elle aurait été fondée par les Gaulois Senonais lorsqu'avec Brennus ils descendirent sur Rome ; c'était l'avis des magistrats de la République qui, en 1390, écrivant à Charles VI, roi de France, le traitèrent en vieux cousin ; cette origine aurait laissé sa marque sur le caractère siennois, car Dante s'écrie dans son *Enfer* : « Fut-il jamais une nation plus vaine que la nation siennoise ? Non certes, pas même la française ! (*Enfer*, chant XXIX).

Je n'entreprendrai pas de vous dire son histoire, ce fut celle, au surplus, de toutes les villes italiennes.

D'abord colonie Romaine (*Sena Julia*), elle connut au moyen âge les discordes intérieures, les proscriptions, les massacres, la lutte toujours reprise entre le peuple et la noblesse ou même de famille à famille, les factions, les intrigues. Elle eut cette existence inquiète commune à toutes les cités de la Toscane, et lorsque, chaque soir, après la fermeture des portes, les magistrats municipaux allaient en déposer les clefs sur l'autel de la Vierge à la cathédrale, c'était afin de prier la protectrice de leur cité de la défendre des aventuriers, des *condottieri*, des bannis, des seigneurs voisins, des bandes ennemies qui sans cesse rôdaient autour de ses murailles.

Gibeline avec constance, elle tint son rôle dans cette formidable partie d'échecs, blancs et noirs, qui se joua si longtemps entre le Pape et l'Empereur.

Elle soutint contre Florence la guelfe une longue lutte avec diverses alternatives, et gagna notamment sur elle, en 1260, la fameuse victoire de Monte Aperto sur l'Arbia, le plus sanglant combat de l'histoire de la Toscane ; alors qu'elle eût pu détruire sa rivale, elle l'épargna généreusement :

contrairement à l'usage, le massacre ne suivit pas la bataille. La vie sauve fut promise à quiconque se rendrait, et, disent les vieilles chroniques, les soldats florentins étaient si pressés d'échapper à la mort qu'ils enviaient le bonheur de ceux qui déjà étaient pris et liés et que beaucoup d'entre eux aidaient à se lier l'un l'autre : une marchande siennoise en lia 36 à elle seule, « et tous ils la suivirent à travers le camp, comme de petits poussins vont derrière une poule ».

Sienne connut à ce moment, en plein Moyen-Age, le comble de la prospérité : elle comptait 100.000 habitants, population énorme à l'époque, plus importante que celle de Paris ; elle était redoutée et enviée, mais la prospérité ne l'amollit point ; elle dit seulement sa joie de vivre par les monuments religieux et civils qu'elle fit édifier et les tableaux, fresques et sculptures dont elle les fit orner : elle fut sans doute alors la capitale artistique de l'Italie, fournissant de peintres toute la Péninsule, en envoyant même au dehors, à Avignon par exemple.

Longtemps autonome, elle jouit superbement de cette liberté dont elle affichait le nom sur son blason. Puis, vers la fin du ^{xv}^e siècle, elle fut gouvernée par des tyrans magnifiques, et notamment par ce Pandolfo Petrucci, modèle du Prince selon Machiavel.

Elle se montra fidèle alliée de Charles VIII, roi de France, lors de son expédition en Italie ; les Français y eurent longtemps garnison, et notre Montluc y subit, en 1554, un siège dont le récit est l'une des plus savoureuses pages de ses mémoires ; la ville dut se rendre, et Sienne fit partie dès lors du grand-duché de Toscane.

Elle eut, depuis ce temps, le rôle sans gloire d'une petite ville de province, et ne se réveilla pas d'une définitive somnolence.

Réjouissons-nous de cette destinée. Les ^{xvi}^e, ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles ont passé sur Sienne sans la toucher ; les architectes, les peintres et les sculpteurs ont dédaigné cette cité et ne l'ont pas déshonorée de leurs architectures baroques, de leurs peintures et de leurs statues habiles et ampoulées. Rien n'a été nivelé ni détruit, et Sienne se dresse sur ses trois collines telle ou presque qu'au Moyen-Age la convoitaient ses ennemis.

*
* *

La ville, en effet, est construite sur la hauteur, sur trois collines ou plutôt sur une minuscule chaîne de montagnes avec de nombreuses ramifications; la cathédrale est au point le plus élevé; les maisons s'étagent les unes au-dessus des autres, les rues descendent et remontent; pour aller d'un quartier à l'autre, le plus rapide est toujours de revenir au centre.

C'est pourquoi les aspects de Sienne, que l'on a de la délicieuse campagne mouvementée, pastorale et rougeâtre qui l'entoure, sont infiniment variés.

La cité a conservé presque intactes ses murailles du Moyen Age, en briques rougeâtres patinées par le soleil, avec des créneaux, des machicoulis, des tours, des meurtrières: la bravade de tout cet appareil est atténuée par les plantes qui, poussant entre les pierres, fleurissent ces vieux murs.

Ils sont encore percés de nombreuses portes ornées d'écussons, parfois même de fresques, sous lesquelles s'encadrent de façon pittoresque les chars attelés de ces bœufs d'une race locale, blancs avec de majestueuses cornes.

*
* *

Il convient, entrant à Sienne, de ne pas mépriser son bon accueil et de pénétrer par cette porte Camollia sur l'arc de laquelle sont gravées ces paroles hospitalières: « Plus encore que sa porte, Sienne t'ouvre son cœur ».

La longue rue qui commence là et qui, suivant le faite des collines, est à peu près plane, conduit au centre de la ville.

Voici, en effet, la Piazza del Campo, place étrange. Elle est en contre-bas, et c'est par des sortes de vomitoires, escaliers ou pentes raides sous des arcs, que l'on y descend des rues voisines; elle a la forme d'une coquille dont les bords relevés sont garnis de vieux palais rouges en hémicycle; au bas, et faisant face aux regards convergents de leurs multiples fenêtres, le Palais Communal.

C'est là le forum de la République, et nul lieu n'y aurait mieux convenu, car le peuple pouvait s'y tenir rangé comme

sur des gradins pour les grandes assemblées. Toute la vie municipale s'est vécue là, toute l'histoire glorieuse, charmante et souvent sanglante de Sienne s'y est faite ; à tant de souvenirs s'ajoute la consécration suprême pour les Italiens : Dante parle de la Piazza del Campo dans sa *Divine Comédie* (*Purgatoire*, chant XI).

C'est là aussi que, le 16 août de chaque année, depuis des siècles, se court le *Palio*, grande course de chevaux dont les différents quartiers de la ville se disputent le prix, et qui est l'occasion de magnifiques cortèges et de toujours semblables défilés.

Au milieu de la place, est la fontaine Gaia, de forme originale, entourée de bas-reliefs de marbre dus à Jacopo della Quercia, aujourd'hui remplacés par des copies, Sienne, pendant longtemps manqua d'eau, disette terrible pour une ville exposée à de longs sièges : l'idée d'une source souterraine hantait les habitants ; persuadés de son existence, ils l'avaient, par provision, nommé la *Diana*, et dépensaient des sommes considérables pour la trouver, à la grande raillerie des Florentins. Le jour où l'eau jaillit sur la place, ce fut si grande joie que l'on denomma la fontaine « Fonte Gaia », fontaine de la joie.

Le Palais Public s'érige au fond de la place, forteresse gothique en briques rouges surmontées de créneaux ; il porte sur sa façade le monogramme du Christ, suivant la pratique répandue par saint Bernardin, les armes des Médicis apposées au temps de la domination florentine et, reproduit sur chaque fenêtre, l'écusson noir et blanc de la cité.

La tour démesurée et paradoxale qu'il lance dans l'air est la marque de la folle audace de la Sienne d'alors et aussi de sa puissance : on y pourrait voir encore l'indice de l'idéalisme exalté qui est bien un trait du caractère siennois.

L'ascension de cette tour est longue, mais le spectacle que l'on a de sa plateforme est merveilleux et nécessaire : le veilleur qui guettait là-haut voyait comme on la voit aujourd'hui la ville groupée à ses pieds, cerclée de ses murailles, masse de toits, de tours, de créneaux que coupait le méandre tortueux et encaissé de ses rues ; il surveillait l'immense campagne, la route de Florence et celle de Rome, craintif toujours de possibles ennemis.

La chapelle ouverte qui s'appuie au bas est une délicate construction de la première Renaissance : on célébrait, chaque jour, la messe dans cette chapelle, de sorte, dit un voyageur, que « le peuple et les artisans pouvaient, des boutiques et maisons, l'entendre, sans quitter leur travail, ni sortir de leur place ». Cet édicule fut construit en accomplissement d'un vœu fait pendant la formidable peste de 1348; on le recommença quatre fois, ce qui indique assez, sinon l'habileté des architectes, du moins le souci des magistrats pour la beauté de leur ville.

L'intérieur du palais public est rude et défensif, comme l'annoncé sa porte que surmontent des louves revêches; des escaliers de pierre nus, des cours étroites et hautes, sortes de puits; les salles sont vastes, sans ornements d'architecture, d'une maçonnerie lourde, mais sur leurs murailles s'épanouissent d'incomparables fresques.

Dans la salle de la mappemonde se voit la grande fresque de Simone Martini, l'ami de Pétrarque, le peintre de Laure : la Vierge, sous un dais, environnée d'une multitude d'anges et de saints; ce sont encore les prémices de la peinture, mais l'on doit y admirer déjà un grand style décoratif. Dans cette salle se voient aussi d'immenses scènes de bataille et au-dessous, l'image des saints locaux, celle surtout, si frappante, de saint Bernardin, aux yeux vifs, au visage aigu, à la bouche rentrée.

Dans la salle voisine, dite Salle de la Paix ou des Neuf, Ambrogio Lorenzetti, Siennois, a peint, vers 1340, de grandes fresques allégoriques du Bon et du Mauvais Gouvernement : celle où sont représentés les effets d'une mauvaise administration est presque détruite, et l'on peut penser que les gens naïfs du Moyen Age ont manifesté, par de mauvais traitements, l'indignation que leur causaient ces figures, tout de même que, dans les couvents, les religieuses, de leurs ciseaux ou de leurs aiguilles, torturaient les démons, comme l'établissent, sur certains tableaux, des traces évidentes.

Des deux autres fresques de cette salle, l'une nous propose une série d'allégories dont la scolastique est assez curieuse à déchiffrer : un Empereur colossal, emblème du gouvernement, est assis, ayant à ses côtés des femmes

symbolisant les vertus; à ses pieds défile le peuple; à gauche, trois figures superposées: la Concorde portant le rabot égalitaire; au-dessus la Justice et ses balances; tout en haut, la Sagesse. Or, en regardant attentivement cette peinture détériorée, on remarque que deux fils s'échappent de la main de la Sagesse, qu'ils se séparent pour passer par les deux plateaux de la balance: justice distributive, justice commutative; que la Concorde les réunit dans sa main, et que, passant encore par les mains des nobles, bourgeois, magistrats qui défilent au bas de la fresque, ces deux fils aboutissent à l'empereur; et cela signifie que, lorsque la sagesse inspire la justice, la concorde règne, et qu'ainsi le peuple est attaché à son gouvernement — rébus éminemment moral.

Quel qu'en soit le sens, il est certaines de ces figures qui sont d'une incontestable beauté, celle de la Paix, par exemple, d'une expression si sereine et d'une si noble attitude. L'influence antique y est manifeste. Ghiberti raconte dans ses mémoires que l'on découvrit à Sienne, à cette époque, une merveilleuse statue antique, et qu'Ambrogio Lorenzetti en fit des dessins très exacts; cette statue ne nous est pas parvenue, recueillie d'abord avec honneur par les Siennois et mise en bonne place, il se trouva que, peu après, des calamités diverses s'abattirent sur Sienne; les magistrats estimèrent que c'était une marque de la colère de Dieu pour la piété dont on entourait cette image païenne: persuadés que sa présence était néfaste, ils la firent enterrer sur le territoire des Florentins.

L'autre fresque est le développement des abstractions de la précédente: elle est infiniment curieuse et constitue un document précieux sur l'aspect des villes et des campagnes et sur la vie au Moyen Age. Elle nous représente, en effet, l'intérieur d'une cité, Sienne, évidemment reconnaissable au campanile blanc et noir de sa cathédrale, et la campagne qui l'environne. La vie citadine et la vie agricole s'y trouvent décrites en des scènes d'un réalisme poétique et évocateur.

Comparant la Sienne du Moyen Age à celle d'aujourd'hui, il est impossible de ne pas remarquer combien peu l'aspect en a changé: ce sont les mêmes maisons gothiques, aux fenêtres ogivales surmontées de créneaux; aujourd'hui

comme alors, le rez-de-chaussée des maisons est largement ouvert sur la rue, et le passant peut voir l'artisan travaillant sur le seuil de sa porte; l'on rencontre toujours en grand nombre des mules et de petits chevaux toscans grêles et vifs, et la ville a conservé ses murailles et ses portes.

Lorenzetti a figuré l'aspect quotidien qu'il avait sous les yeux : des chevauchées de seigneurs et de dames, le peuple occupé à ses travaux, le cordonnier dans son échoppe, le maître d'école sur sa chaire, la marchande de comestibles derrière son comptoir; un bourgeois achète à une boutique; des paysans rentrent dans la ville: l'un d'eux marchande des chaussures; et dans un carrefour, des jeunes filles forment une ronde et dansent au son d'un tambourin.

Près de la grande salle du Conseil se trouve une délicieuse et intacte chapelle entièrement peinte à fresques, avec de belles stalles et une magnifique grille en fer forgé de style gothique.

C'est près de cette chapelle qu'un jour les magistrats de la cité eurent la surprise de voir, portant beau, la mine colorée et gaillarde, vêtu de superbes vêtements, leur gouverneur Blaise de Montluc qu'ils avaient rencontré le matin, pâle, défait, se soutenant à peine, emmitoufflé de fourrures : le maréchal raconte, en effet, dans ses commentaires, comment, se trouvant malade, si faible qu'il n'eût pu étrangler un poulet, alors que les ennemis étaient sous les murs de Sienne, il surmonta sa faiblesse, et, après s'être vêtu splendidement, et s'être frotté le visage de vin grec pour se donner bonne mine et rendre confiance aux habitants, il les harangua longuement, et, ainsi, réconforta leur courage.

*
* *

Si le cerveau de Sienne est en quelque sorte au Palais Public, son cœur est à la Cathédrale. Cette ville a toujours montré une piété rare et mystique; elle a vu naître de nombreux saints et aussi des hérésiarques, ce qui est encore une marque de religion; ni les révolutions et les pires excès, ni surtout la prospérité et le luxe ne parvinrent à altérer la fraîcheur et comme « le velouté de sa foi ».

Elle s'était consacrée à la Vierge: l'on peut voir aux ar-

chives, sur l'une de ces couvertures de livres de Biccherna qui sont une des richesses de Sienne, la Vierge intercédant pour elle et disant à Dieu : *Hæc est civitas mea*, « cette ville est à moi »; les trois colonnes sur lesquelles, dans cette peinture, est présentée la cité, figurent les trois collines sur lesquelles elle est bâtie.

Les Siennois avaient une confiance aveugle en leur protectrice, et ainsi s'explique cette insouciance dont on voit de nombreux exemples dans leur histoire : ils ne prévoyaient pas le danger, mais lorsque l'ennemi était sous les murs de leur ville, ils se précipitaient à la cathédrale, de là aux remparts, et l'assiégeant était repoussé.

La cathédrale se dresse au point le plus élevé de la ville : c'est sans contredit l'un des édifices religieux les plus beaux et les plus complets d'Italie. Pourtant les Siennois l'avaient rêvée plus belle encore ; avec cette folle audace dont ils ont donné tant d'exemples, ils avaient résolu que cette immense cathédrale ne serait que le transept d'une autre trois fois plus grande. Le plan en fut tracé, les travaux en furent commencés : il en reste quelques murs, quelques ogives d'un style grandiose ; mais, par suite de diverses difficultés, et surtout de la terrible peste de 1348 qui réduisit la population des deux tiers, l'entreprise dut être abandonnée.

La cathédrale telle que nous la voyons aujourd'hui fut commencée au début du XIII^e siècle ; là encore se manifeste une influence française, car le plan de l'édifice fut établi sur le modèle de l'abbaye de San Galgano, dont il demeure aux environs de Sienne, de gigantesques débris, et qui fut construite, en 1218, par des moines français de Cîteaux.

Les Italiens, en adoptant le style gothique français, se l'approprièrent : des climats différents veulent des architectures différentes : le style austère du Nord ne pouvait complètement convenir au Midi,

Ce compromis entre deux tendances et la réciproque influence de l'une sur l'autre ont été admirablement indiqués par Taine : aussi bien, devant cette église, le mieux est de relire les très belles pages qu'il lui a consacrées :

« Un grand portail, dit-il, brodé de statues, hérissé, au-dessus de ses trois portes, trois frontons aigus, au-dessus de ces frontons, trois pignons aigus, autour de ces pignons

quatre clochers aigus, et toutes ces pointes sont crénelées de dentelures; mais les portes sont des cintres romains; la façade, malgré ses angles allongés, a des réminiscences latines, les ornements ne sont point un filigrane, les statues ne sont point une multitude. L'architecte aime les formes élancées qui lui viennent d'outre-monts, mais il aime aussi les formes solides que lui a léguées la tradition antique...

«(A l'intérieur), une richesse et une sincérité d'invention étonnantes, la plus admirable fleur gothique, mais d'un gothique nouveau, épanoui dans un meilleur climat et parmi des génies cultivés, plus serein et plus beau, religieux et pourtant sain, et qui est à nos cathédrales ce que les poèmes de Dante et de Pétrarque sont aux chansons de nos trouvères; un pavé et des piliers de marbre où s'étagent des assises tour à tour noires et blanches, une légion de statues vivantes, un mélange naturel de formes gothiques et de formes romaines, des chapiteaux corinthiens qui portent un labyrinthe d'arceaux dorés et des voûtes plafonnées d'azur et d'étoiles...

«(Cette) église est chrétienne, mais d'un christianisme autre que celui du Nord, moins grandiose et moins passionné, mais moins maladif et moins violent, comme si l'allégresse innée au génie italien et l'essor précoce de la culture laïque avaient tempéré la sublime folie du Moyen Age, et gardaient à l'âme un espoir sur la terre en lui gardant une issue vers le ciel. A quoi bon les règles? et comme les barrières d'école sont peu de chose! Voilà des hommes qui avaient un pied dans la Renaissance et un pied dans le Moyen-Age, tiraillés des deux côtés, en sorte que leur œuvre ne pouvait manquer d'avorter et de se contredire. Elle n'avorte pas et ses contradictions s'harmonisent; c'est que dans leur cœur les deux sentiments vivaient énergiques et sincères; cela suffit pour bien faire: la vie produit la vie. »

On ne peut en de meilleurs termes expliquer cet édifice, la surprise qu'il provoque d'abord et le charme très particulier que l'on en éprouve bientôt.

Quelle différence entre cette église vivante et colorée et le Dôme de Florence nu, vide et froid! Si les Siennois durent renoncer à faire leur cathédrale aussi grande que la florentine, ils réussirent sans doute à la faire plus belle!

Ce qui fait le mérite particulier de cette église, c'est d'être complète en toutes ses parties : pendant des siècles, les Siennois se plurent à l'embellir et à l'orner ; mais quel que soit le mérite de son tabernacle, de ses stalles, de ses chapelles ou de ses vitraux, rien n'est aussi célèbre que le pavement qui, comme un précieux tapis, couvre son sol.

C'est une œuvre singulière et colossale : plus de trois siècles furent nécessaires pour l'accomplir, du ^{xiv}^e au ^{xvi}^e ; les sujets en sont variés et multiples, ayant à couvrir non seulement le chœur, mais les trois nefs et le transept ; on y voit des scènes de l'ancien Testament, les Sibylles, les Prophètes, les Ages de la vie, des emblèmes, etc.

Les procédés varièrent avec le temps ; le plus souvent le fond est de marbre noir, sur lequel le sujet se détache en marbre blanc ; les traits sont incrustés de ciment.

Certains de ces *graffiti* sont d'une particulière beauté : la série des Sibylles, par exemple, simples et décoratives avec, inscrites dans des cartouches, les paroles prophétiques qu'elles prononcèrent annonçant le Christ.

Cet autre encore, qui est une allégorie de la Sagesse : au sommet d'une montagne qu'environne la mer, siège la Sagesse : elle offre une palme à Socrate et présente un livre à Cratès qui s'empresse de jeter ses richesses dans la mer ; au-dessous, une dizaine de pèlerins, sous la conduite d'un philosophe, s'acheminent vers la Sagesse : parmi eux, un jeune homme se détourne pour montrer le poing à l'instable Fortune qui, le pied sur un vaisseau désarmé, gonfle sa voile à tous les vents qui soufflent. C'est à Pinturicchio que l'on doit cette œuvre très belle et décorative.

Il y eut une erreur dont les derniers artistes qui travaillèrent au pavement du Dôme ne surent se garantir : ils voulurent trop bien faire et étaler leur virtuosité ; ainsi dessinèrent-ils des scènes compliquées à très nombreux personnages, à multiples détails ; ils confondirent les genres et oublièrent qu'ils devaient faire œuvre de décoration, large, simple, valant surtout par son ensemble. C'est le défaut de quelques-uns de ces *graffiti*, de la scène de bataille, par exemple, attribuée à Bastiano di Francesco, très belle en elle-même, mais peu décorative par la confusion des personnages.

Dans cette cathédrale se voit aussi l'un des premiers

monuments de la sculpture moderne, la chaire de Niccolo Pisano.

On sait quel grand novateur fut Niccolo Pisano; ayant étudié à Pise les modèles antiques, il comprit par eux que le sculpteur devait faire surgir du marbre des hommes vivants, et non des types de convention poétiques parfois, mais sans corps.

Cette chaire fut un de ses ouvrages principaux. Il convient d'admirer l'étonnante richesse d'invention dont fit preuve le sculpteur et la vie qu'il sut donner à son œuvre; on y voit, reposant sur des colonnes portées par des lions, des bas-reliefs représentant par de nombreux personnages des scènes du Nouveau Testament; c'est un art nouveau qui fleurit avec abondance; l'influence antique est visible surtout dans les femmes symbolisant les sciences, sur les chapiteaux des colonnes: les déesses de l'Olympe apparaissent de nouveau parmi les hommes.

*
* *

Pour que rien ne manquât, et parce que cette église, l'un des premiers et des plus beaux édifices gothiques de l'Italie, contenait les plus parfaites sculptures primitives, elle contient en outre l'un des premiers chefs-d'œuvre de la peinture moderne.

C'est, en effet, pour la cathédrale que fut peint, par Duccio di Boninsegna, le grand et célèbre tableau aujourd'hui conservé au musée de la Fabrique.

Vasari commence par ce pompeux préambule son histoire des peintres, longtemps bréviaire des critiques d'art :

« Sous l'infini déluge des maux qui avaient abattu et noyé la misérable Italie, non seulement s'étaient ruinés les monuments que l'on peut appeler de ce nom, mais, ce qui importe plus, tous les artistes avaient disparu, quand, par la volonté de Dieu, naquit en la cité de Florence, l'an 1240, pour donner les premières clartés à l'art de la peinture, Jean, nommé Cimabue, de la noble famille des Cimabue connue en ce temps-là ».

Vasari est Florentin: il est tout naturel qu'il oublie qu'à Siennese, avant Cimabue, Guido avait peint des vierges non moins belles. Mais il y a mieux: l'un des plus célèbres ta-

bleaux de Cimabue, sur lequel était surtout fondé sa gloire, et dont Vasari parle longuement, la vierge de Santa Maria Novella, à Florence, est aujourd'hui reconnue, non pas son œuvre, mais celle du peintre siennois Duccio di Boninsegna. Ainsi Sienne fut-elle toujours sacrifiée à Florence.

Ce fut donc ce Duccio qui peignit, de 1308 à 1311, le grand tableau aujourd'hui conservé à la Fabrique.

Le 9 juin 1311, jour où il fut terminé, le peuple vint le prendre à l'atelier du peintre et précédé du clergé et de la Seigneurie, le porta processionnellement à la cathédrale; les assistants avaient en main des cierges, les cloches sonnaient, toutes les boutiques et les édifices publics étaient fermés; le reste du jour se passa en aumônes et en oraisons.

Le grand panneau de bois était peint des deux côtés: d'une part, la Madone entourée d'anges et de saints; de l'autre, des scènes de la vie du Christ; il fut scié dans l'épaisseur et forme aujourd'hui deux panneaux peints d'un seul côté; au bas de la Vierge est inscrit un distique latin qui dit: « Mère sainte de Dieu, donne le repos aux Siennois, donne la vie à Duccio, puisqu'il t'a faite si belle. »

L'enthousiasme des contemporains était justifié: jamais ils n'avaient vu œuvre pareille. Dans un rayonnement d'or apparaissait à leurs regards comme une vision du Paradis; au centre est assise la Vierge, dont la grandeur disproportionnée avec celle des autres personnages indique la suprématie sur eux; des anges mystiques, des apôtres, les saints protecteurs de Sienne l'entourent; les figures sont expressives et douces; elles ont ce type que l'on rencontrera longtemps dans les madones siennoises, et notamment ces yeux en amande, si différents des gros yeux ronds des peintures byzantines; les attitudes sont variées; le tout donne une impression de quiétude et de joie: cet ancêtre de la peinture siennoise vérifie déjà cette définition d'un vieil historien d'art: « l'école de Sienne est une école joyeuse parmi un joyeux peuple. »

..

Du Dôme, l'on pénètre par une porte de la meilleure Renaissance dans ce lieu parfaitement beau qu'est la

Libreria, en principe bibliothèque de la cathédrale, en fait monument à la gloire du pape Pie II.

Æneas-Sylvius Piccolomini appartenait à l'une des premières familles de Sienne ; il fut homme d'Eglise, chargé d'importantes missions diplomatiques auprès de l'empereur et du pape ; il prit une part brillante au Concile de Bâle ; il fut archevêque de Sienne, cardinal et enfin pape sous le nom de Pie II ; il mourut à Ancône, en 1464, à la veille de partir pour une croisade qu'il avait organisée.

C'est une des figures les plus caractéristiques de la Renaissance : prélat humaniste, écrivain distingué, esprit très orné, ouvert et véritablement moderne, passionné de l'Antiquité, à ce point qu'il aurait choisi, au sortir du Conclave, le nom de Pie II en mémoire du *Pieux Enée*, « Pius Æneas », assez sensible aux beautés de la nature pour en avoir fait des descriptions enthousiastes et pour s'être plu à transporter sa cour pontificale en pleine montagne, donnant ses signatures et recevant les ambassadeurs chaque jour sous un arbre ; ami des arts, en outre, et magnifique comme aucun Pape, puisque, non satisfait d'édifier des palais, il fit construire une ville entière, transformant le village de Corsignano en une cité qu'il nomma de son nom, Pienza. Il n'oublia pas sa patrie, et Sienne le lui rendit : le souvenir des Piccolomini y est partout présent, parfois jusqu'à l'obsession, et la demi-lune qui figure dans leurs armes est un des motifs préférés de la décoration siennoise.

Pie II ne fut pas d'ailleurs seul à illustrer son nom ; son neveu fut aussi cardinal et pape, sous le nom de Pie III, pape éphémère qui ne régna que 27 jours.

Ce fut ce neveu qui, en 1495, entreprit de célébrer la gloire d'Æneas-Sylvius en une série de fresques : la commande en fut donnée au Pinturicchio, Raphaël y collabora. Ces fresques, d'une conservation et d'une fraîcheur invraisemblables, sont, sans contredit, l'une des plus jolies choses que nous ait laissées la Renaissance.

Pinturicchio est-il cependant un des meilleurs peintres de ce temps ? Il est permis d'en douter : il semble qu'il ait eu l'âme légère comme il avait le corps minuscule : Ombrin, élève du Pérugin, il a appris d'un maître peu consciencieux à empreindre ses visages d'une identique douceur : il s'est

ainsi cru dispensé de rechercher l'expression frappante qui convenait ; ses personnages n'ont pas plus d'individualité dans leurs gestes que dans leurs visages ; ils posent devant nous en des attitudes gracieuses et peu renouvelées.

Dans la scène, par exemple, du mariage de Frédéric III avec Eléonore de Portugal, que le peintre a situé devant la porte Camollia, avec une vue de Sienne dans le fond, les costumes sont étranges et somptueux, l'ensemble est décoratif, mais les personnages manquent vraiment de vie et d'émotion : leur impassibilité convient peu à une si grande fête : un grand nombre y sont indifférents, témoignant ainsi du peu d'intérêt que le peintre portait au sujet lui-même.

Ce dernier défaut apparaît plus clairement encore dans cette autre fresque : *Æneas-Sylvius* couronné du laurier poétique par l'empereur Frédéric III. Est-ce donc une cérémonie si indifférente, que tant de gens s'éloignent ou détournent la tête, et que, sur les marches du palais, ces soldats n'interrompent même pas leur partie de tarots ?

Pourtant ces peintures ont pour nous un incomparable charme ; elles font revivre la vie facile et brillante de la Renaissance ; ces jeunes pages évoquent un siècle élégant où le souci de beauté primait tout autre : beaux costumes, magnifiques chevauchées, nobles architectures qui charmaient un peintre frivole et qu'il s'est plu à rendre par un dessin minutieux, par des couleurs brillantes et d'épais rehauts d'or ; ces peintures nous plaisent pour être une très séduisante image de Jeunesse et de Vanité.

Au-dessous du Dôme, en manière de crypte, mais, suivant la mode toscane, formant un édifice à part, se trouve le Baptistère : assez sombre et bas, il était, pour le néophyte, un acheminement à la grande lumière de l'Eglise. — L'intérieur en est du reste fort beau, d'un gothique moins altéré que la Cathédrale, revêtu d'intéressantes peintures, orné surtout d'une remarquable fontaine baptismale à laquelle collaborèrent trois des plus illustres sculpteurs italiens : Jacopo della Quercia, Ghiberti et Donatello.

*
**

Le Palais public et la Cathédrale sont, sans contredit, les plus complets monuments de la ville, les plus beaux et qui

comportent le plus d'enseignements. Il convenait d'entrer par eux dans la connaissance de Sienne, car la ville s'explique toute entière par ce double caractère d'orgueil municipal et de ferveur religieuse.

De ses nombreuses églises, qui toutes méritent une visite pour leur architecture ou pour les œuvres d'art qu'elles contiennent, aucune n'a l'importance des deux églises monastiques de Saint-Dominique et de Saint-François. L'influence des ordres religieux au Moyen-Age fut considérable, surtout celle des Dominicains et des Franciscains : c'est pourquoi, à Sienne comme à Florence, comme à Venise, comme partout en Italie, leurs églises sont les plus belles.

Saint-Dominique de Sienne doit une grande part de son intérêt au souvenir de sainte Catherine et aux monuments qui le commémorent.

Catherine Benincasa (1347-1380) était la fille d'un de ces teinturiers dont les ateliers, rassemblés dans le quartier proche de Saint-Dominique, dégagent aujourd'hui encore de fortes odeurs. Elle venait souvent prier dans une chapelle de cette église voisine de sa maison : c'est là qu'est le portrait d'une précieuse gaucherie, que fit d'elle son contemporain Andrea Vanni.

Elle prit l'habit des Dominicaines et fut célèbre par ses révélations et ses négociations diplomatiques : c'est sans contredit une des figures les plus frappantes du *xiv^e* siècle, mélange singulier de mysticisme et d'énergie pratique ! la même nonne qui, dans son couvent, avait des extases fréquentes, jouait un rôle important dans la politique italienne ; elle allait en ambassade traiter des affaires difficiles, avec les Florentins par exemple, et son crédit était considérable : la grande tâche de sa vie, à laquelle elle parvint malgré les plus grandes difficultés, fut le retour de la papauté d'Avignon à Rome. Sa popularité fut et est encore extrême à Sienne : sa maison a été convertie en oratoire et splendidement ornée ; à Saint-Dominique, une chapelle lui a été dédiée et cette chapelle est l'une des merveilles de la ville.

On y admire, en effet, outre l'ensemble d'une décoration parfaite, un tabernacle de Giovanni di Stefano, d'une élégance fine et fleurie, d'étonnantes peintures et un précieux pavement.

Les fresques qui recouvrent les murs sont du xvi^e siècle, de la main du Sodoma.

L'équivoque Sodoma, au temps brillant de la Renaissance, était peu fait pour comprendre un caractère mystique et exalté : chargé de peindre quelques épisodes de la vie de sainte Catherine, il fit un chef-d'œuvre, mais rien moins que religieux.

La plus célèbre de ces fresques représente l'évanouissement de sainte Catherine : *il deliquio*. La sainte, en extase, reçoit les stigmates : accablée d'une joie céleste, elle s'évanouit ; deux religieuses la soutiennent.

Maurice Barrès a dit le trouble dans lequel le jetait cette peinture et la vue de « ce corps ployé dont les molles étouffes nous révèlent la défaillance ».

Mais est-ce bien une image d'amour mystique qui est figurée sur ce mur ? Cette sainte Catherine est la sœur de la sainte Thérèse du Bernin, très dissemblables sans doute l'une et l'autre de ce qu'elles furent réellement, mais également admirables toutes deux de grâce profane.

Dans la même chapelle, se trouve un pavement de marbre incrusté des plus remarquables et que M. Bégule (1) a le mérite d'avoir, le premier, fait connaître et reproduit ; il est, en effet, en assez mauvaise clarté et les peintures du Sodoma portent à le négliger. On y voit, harmonieusement disposé et tracé d'un dessin charmant, un homme assis parmi des arbres, entre des bêtes diverses ; à travers les arbres, apparaissent le soleil et la lune ; l'homme tient un miroir dans lequel son visage se reflète ; une frise très originale de canards encadre la scène.

On voit généralement dans ce dessin une personnification d'Orphée. Mais cette explication ne satisfait guère, car c'est avec une lyre et non avec un miroir qu'Orphée charmait les bêtes féroces.

Il serait mieux, sans doute, de voir dans ces animaux des symboles : au premier rang, la louve siennoise et le lion de Florence, puis la licorne de Viterbe, le léopard de Lucques, etc., et de chercher dans l'ensemble une allusion à un événement politique de la Toscane. Mais il importe peu,

(1) L. BÉGULE. — *Les incrustations décoratives*. Rey, Lyon, 1905.

après tout ; le mérite décoratif de cette œuvre la dispense d'avoir une signification.

L'église des Franciscains, Saint-François, est d'un intérêt beaucoup moindre que Saint-Dominique ; elle était importante, elle aussi, mais un incendie détruisit complètement l'ancien édifice du ^{xiii}^e siècle, et c'est une reconstitution moderne qui l'a remplacé. Les églises franciscaines étaient, au surplus, moins somptueuses que les dominicaines, car la pauvreté était l'essentiel précepte de saint François ; l'intérêt qu'elles présentent en d'autres villes, comme Florence et Assise, est surtout dans les peintures primitives qui les revêtent. Je ne puis que rappeler ici ce que d'autres ont exposé longuement : la capitale influence de la doctrine franciscaine sur les peintres du Moyen-Age, et comment ceux-ci, épris de la douceur sentimentale et de l'amour de la nature que, dans un siècle dur, prêchait saint François, furent presque tous ses disciples.

Le cloître du couvent, du moins, a subsisté, l'un de ces délicieux cloîtres toscans, en briques devenues roses sous le soleil et la pluie, supportés par des colonnes légères ; ils sont déserts ; rien ne trouble leur solitude, car l'on entend plus le claquement des sandales sur le sol ; la mousse ronge les pierres ; l'herbe folle envahit la cour intérieure où survivent seulement quelques roses, quelques cyprès et des lauriers.

Après de ce cloître s'érige l'oratoire de Saint-Bernardin, siège d'une importante confrérie : de très belles peintures du Sodoma l'ornent.

Car les plus importantes peintures du ^{xvi}^e siècle, à Sienne ou aux environs, sont de la main du Sodoma. La galerie de peinture du musée nous enseigne pourquoi Sienne, si longtemps mère des arts, dut faire appel à ce peintre lombard.

*
* *

La galerie de peinture de Sienne est peu importante : elle a le mérite d'être très homogène, présentant un ensemble unique et exclusif de l'école locale. Parcourant ses salles, l'on suit l'évolution de cette école, l'on en dégage les caractères, l'on en éprouve d'abord le charme, puis la lassitude.

Dans cette cité pieuse, nul n'était plus dévot que les pein-

tres : les statuts de leur corporation commençaient par cette définition : « le peintre est l'homme choisi par la grâce de Dieu pour apprendre aux hommes ignorants et sans lettres les choses miraculeuses enseignées par la foi ». Le peintre était donc un apôtre, mais il était aussi l'homme habile et d'une âme supérieure qui pouvait fixer, sur un panneau ou sur un mur, le rêve dont s'encharmaient ses contemporains.

Ainsi, par exemple, nous est devenue sensible la vision naïve du Paradis qu'avaient les Siennois du Moyen Age, et dans laquelle se précisaient leurs aspirations à la vie future : dans un idéal jardin, parmi les orangers chargés de gros fruits, sur une prairie que fleurissent des lis, des violettes et des œillets, et où gambadent de peufarouches lapins, a lieu la grande reconnaissance des élus : des jeunes filles se retrouvent, des lévites, des religieuses : un dominicain et un olivétain sont accueillis par leurs anges gardiens ; une mère abbesse embrasse son évêque ; il y a très peu de laïques, beaucoup de moines, car il est difficile de faire son salut dans le monde.

Ainsi l'âme siennoise se révèle à nous d'une jeunesse naïve et mystique, et ce fut bien en effet la caractéristique de l'école : des représentations religieuses, elle choisit celle qui prêtait le mieux aux effusions sentimentales, et c'est pourquoi la Vierge est le sujet de la plupart des tableaux siennois : une Vierge très douce, aux yeux mi-clos, charmante et familière : le musée en conserve un très grand nombre ; il n'est pas d'église qui n'en possède plusieurs ; toutes ont le même type indéfiniment reproduit, mais sans jamais être d'une peinture industrielle, car, alors que dans les décadences l'esprit meurt le premier et la forme ensuite, il semble que la peinture siennoise ait conservé jusqu'à la fin, avec des formes malhabiles, la même fraîcheur d'inspiration et la même sincérité.

Ainsi, tandis que s'épanouissait la Renaissance, Sienne, jadis la première, s'immobilisait. Un jour le public s'éveilla de son rêve, et Giovanni Antonio Bazzi, dit le Sodoma, vint de Lombardie ; il fut si bien reçu qu'il se fixa définitivement à Sienne et y revêtit d'immenses murailles de son pinceau facile ; il peignait surtout à fresque ; c'est pourquoi la galerie a peu d'œuvres de lui ; deux du moins sont d'une célèbre beauté : le *Christ à la Colonne* et l'*Eve*.

Quelle différence dans son art et dans sa vie avec les artistes locaux ! toute celle qui sépare le Moyen Âge de la Renaissance.

Le Sodoma arrive à Sienne et s'entoure d'un luxe extravagant, se vêt comme un charlatan ; on le voit dans les rues comme il s'est peint sur le mur du cloître de Monte Oliveto Maggiore, dans un accoutrement somptueux, accompagné de ses animaux préférés, les hérons et les cochons d'Inde ; il est peu désintéressé, et, suivant l'expression d'un contemporain, « son pinceau marche suivant le son des écus » ; il a des mœurs douteuses, il est l'ami de l'Arétin ; il meurt à l'hôpital de Sienne.

Son art est plein d'une riche expérience : il a subi, à Milan où il a étudié, l'influence de l'encyclopédique Léonard de Vinci : son esprit a fait le tour de l'universelle connaissance, et son cœur a été agité aussi de nombreuses passions : il ne donne donc plus aux figures qu'il crée une sérénité extatique et indifférente, mais un charme parfois équivoque ; ses personnages ont vécu, et leur beauté n'est pas seulement la splendeur de leur innocence.

Le Sodoma eut à Sienne de nombreux disciples, et l'école siennoise du xvi^e siècle est, en somme, son école.

♦♦

L'architecture civile de Sienne nous confirme que l'époque de sa prospérité fut bien le Moyen Âge : les très nombreux palais qui dressent leur haute façade sur ses rues étroites sont, en effet, gothiques.

L'un des plus célèbres et qui présente les essentiels caractères du type, est le palais Tolomei.

Les palais des villes du Moyen Âge n'étaient pas seulement de fastueuses demeures, par quoi les patriciens marquaient leur opulence : c'étaient aussi des forteresses capables d'abriter le seigneur, sa famille et ses clients contre les attaques de ses rivaux ou du peuple, ou même de la Seigneurie : les palais de Sienne, comme ceux de Florence, répondent à ces deux besoins de parade et de défense, donc leur architecture est forte, austère, d'une décoration très sobre. On n'y voit nul ornement, une façade sculptée eût favorisée l'escalade, c'est pourquoi aussi la première rangée

d'ouvertures est très éloignée du sol ; les fenêtres et les portes sont ogivales, souvent trilobées ; elles sont très larges, car elles éclairent de grandes salles ; le plus souvent la construction est de briques, elle est parfois aussi d'une pierre jaunâtre, d'aspect poreux ; fréquemment elle est surmontée de créneaux.

Le principal ornement de la façade est dans les anneaux pour attacher les chevaux et dans les porte-torches qui sont scellés dans le mur ; on en voit un très grand nombre sur presque tous les palais ; certains sont de remarquables ouvrages de fer forgé, d'une invention très variée.

Les rues et les ruelles de Sienné forment un véritable dédale ; elles tournent, reviennent, descendent et remontent ; elles sont généralement étroites et encaissées, bordées de hauts palais ou de maisons de briques, dallées, enjambées parfois par des arcs. L'aspect en est sévère : elles étaient propices à la guerre, préparées aux guet-apens et aux embuscades, disposées pour ces dissensions intérieures et ces luttes entre familles qui ont ensanglanté le Moyen Âge.

Aucune végétation parmi ces architectures, nul jardin ; il n'y a de fleurs ou de feuilles que sculptées dans la pierre, encore sont-elles bien rares ; mais parfois un long couloir conduit à une terrasse, de laquelle on domine un sublime horizon.

Le peuple qui vit là n'est pas flâneur, amateur seulement du soleil et du *far-niente* : c'est un peuple montagnard ; il est actif et industrieux ; peu de cafés ; point d'usines non plus ; mais, en passant, l'on voit, dans leurs boutiques grandes ouvertes, les artisans s'occuper à des métiers essentiels qui ne nécessitent aucune machine compliquée, aucun moteur bruyant, mais seulement l'habileté des mains et la vigueur des bras, cordonniers, menuisiers, serruriers, charrons ; des enlumineurs peignent devant leur fenêtre, des sculpteurs travaillent le bois ou le marbre sur leur seuil, pendant que, devant les maisons, les enfants jouent à ce jeu de noix que pratiquaient déjà les petits Quirites au temps de Cicéron.

Ainsi les rues conservent un caractère archaïque et singulier : nul tramway, mais des chars traînés de bœufs blancs, des attelages de mulets ornés de pompons rouges et de sonnettes, ou de petits chevaux toscans qui dévalent et remontent d'une allure vive, malgré les dalles glissantes.

Les femmes vont dans la ville, la tête couverte d'étoffes voyantes, et, en été, d'un immense chapeau en paille fine et souple, dont les grandes ailes blanches battent autour de leur visage.

Les Siennoises avaient jadis un grand renom de beauté : le roi Charles VIII de France, passant à Sienne, en 1495, désira s'assurer du bien fondé de cette réputation : 50 dames des plus riches et des plus honnêtes de la ville, magnifiquement parées, dansèrent devant le roi qui fut fort satisfait.

Mais elles étaient aussi énergiques et fières : telle fut Sainte-Catherine, telle fut encore cette Sapia dont parle Dante, et qui, exilée par ses concitoyens, montra une si féroce joie de leur défaite par les Florentins (*Purgatoire*, chant XIII).

Telles apparaissent aussi les Siennoises du temps de Montluc : elles s'organisèrent en compagnies et prirent part aux travaux de défense. Montluc cite une jeune fille qui, voyant son frère malade et ne pouvant monter la garde comme il le devait, prit son morion, ses chausses, son collet de buffle, et, la hallebarde sur l'épaule, fit sentinelle sur les remparts : on ne la reconnut qu'au petit jour, et on la conduisit chez elle avec honneur. Et le vieux chroniqueur ajoute : « Il ne sera jamais, dames siennoises, que je n'immortalise votre nom, tant que le livre de Montluc vivra, car, à la vérité, vous êtes dignes d'immortelles louanges si jamais femmes le furent ! »

*
* *

Autour de Sienne s'étend une campagne vallonnée, et ce n'est pas le moindre charme de cette ville qu'à peine ses murailles franchies, sans avoir à traverser de faubourgs, l'on se trouve dans les champs et les vergers, croisant sur les routes des chars attelés de ces bœufs blancs au cornes grandioses, d'une race particulière à Sienne.

La terre est rougeâtre, de la couleur qui a pris le nom de terre de Sienne ; elle est propice aux oliviers et à la vigne : les montagnes de Chianti, crû célèbre, sont proches, et ce n'est pas très loin non plus que le chanoine d'Augsbourg, Jean Fugger, rendit aux vins du pays ce solennel hommage : voyageant en Toscane, il envoyait en avant l'un de ses domestiques, dont la mission était d'entrer dans tous les cabarets, d'en goûter le vin, et, s'il était bon, d'inscrire sur la porte de l'auberge ce mot latin *Est*, qu'on peut traduire librement par « il y en a », afin que son maître, passant après lui, fût averti.

Or, à Montefiascone, son enthousiasme fut tel qu'il mit sur la porte de l'auberge trois fois le mot *Est*. — « Le maître fut du goût du valet, et but tant de vin qu'il en mourut, sans aller plus loin » ; — ce sont là des témoignages flatteurs pour un pays.

*
* *

Tels sont, à peine esquissés, quelques-uns des aspects de Sienne, par lesquels, cette ville est chère à celui qui l'a une fois visitée. En elle se trouvent rassemblées les beautés éparses à profusion sur toute la terre toscane : or nulle autre région n'en propose davantage, nulle autre n'est plus que la Toscane charmante et séductrice ; nulle part la nature et l'homme ne collaborèrent si longuement et avec tant de bonheur à une commune œuvre de beauté.

Sans doute, allant à travers ses campagnes virgiliennes, on ne rencontre plus, comme au vieux temps de Montaigne, les paysans jouant du luth et les bergères récitant l'Arioste, mais ses chemins, entre les oliviers et les festons des pampres, conduisent toujours à quelque villa rouge qu'entourent des cyprès, à quelque cloître sonore et mélancolique, à quelque église, ou encore à quelqu'une de ces vieilles cités comme Sienne et comme tant d'autres, sur le visage desquelles, parmi les outrages de la vieillesse, nous nous plaçons à relever les nombreux témoignages d'une jeunesse qui fut fervente, tapageuse et chimérique.

Bibliographie Viennoise

HÉRON DE VILLEFOSSE. *Le Palais du Miroir à Ste-Colombe-lès-Vienne* (extrait des comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres), Paris, Picard, 1907 (contient un examen détaillé des résultats des fouilles récemment entreprises sous la direction de M. Tony Chaumartin).

E. BIZOT. *Auguste Allmer*, étude biographique (Vienne, imp. H. Martin).

Claude FAURE. *Histoire de la réunion de Vienne à la France (1328-1454)*, Grenoble, typ. et lith. Allier frères, 1907 (tirage à part du *Bulletin de l'Académie Delphinale*, 4^e série, t. XIX). Cet ouvrage considérable est la thèse qui a valu à son auteur le diplôme d'archiviste paléographe, avec un rang de sortie de l'Ecole des Chartes qui lui assure le bénéfice d'un séjour de deux ans à l'Ecole archéologique française de Rome. Notre jeune et distingué compatriote, qui se propose d'écrire plus tard une histoire complète de Vienne, a choisi pour sujet de sa thèse la période la plus intéressante de cette histoire. Une introduction historique et géographique présente un bref et clair résumé des circonstances premières et des événements antérieurs, puis l'auteur expose avec beaucoup de méthode les traits essentiels de la constitution viennoise, les pouvoirs des archevêques, des comtes, des consuls, etc. Des complications de cette constitution, et en particulier de l'enchevêtrement des attributions des deux comtes, l'archevêque et le dauphin, résultent de longs conflits, qui deviennent menaçants pour l'indépendance viennoise lorsque le dauphin est, depuis 1349, le fils aîné du roi de France. L'auteur présente un tableau complet et fidèle de ces conflits depuis leur origine jusqu'à l'annexion progressive de Vienne au domaine de la couronne française. L'ouvrage est accompagné de nombreuses pièces justificatives empruntées aux archives de Vienne et de Grenoble. Nous ne saurions trop en recommander la lecture à tous nos compatriotes désireux de connaître l'histoire de leur pays, car, c'est à vrai dire la première fois que cette histoire est écrite avec la consciencieuse précision que permet l'usage des méthodes vraiment scientifiques familières à l'auteur.

J. RONJAT. *La plus belle maison de Vienne*, Vienne, imp. Ogeret et Martin, 1906 (tirage à part du *Journal de Vienne*),

notice sur la façade en arcs romans de la maison sise rue des Clercs, nos 12 à 18.

J. FALK. *Notes chronologiques sur les délibérations municipales de 1789 à 1906*, Vienne, impr. Ogeret & Martin, 1906, utile relevé d'événements intéressants pour l'histoire récente de notre ville.

Heinrich Düntz. *Drei spätmittelalterliche Legenden in ihrer Wanderung aus Italien durch die Schweiz nach Deutschland* (tirage à part de la *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde in Berlin*, 1907). L'une des trois légendes considérées dans cette étude nous intéresse particulièrement : c'est celle de Ponce Pilate exilé, dont l'auteur examine la diffusion au moyen âge dans l'Europe méridionale, la Suisse et l'Allemagne. Dès le milieu du XII^e siècle la chronique d'Otto de Freising rapporte que Pilate fut exilé à Vienne et interné dans un château, puis qu'il se noya dans le Rhône à une place devenue depuis dangereuse pour la navigation. Une tradition plus ancienne fait périr Pilate à Rome par suicide. Ces deux éléments sont combinés de la façon suivante dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine († 1298) : suicide à Rome, le cadavre est jeté dans le Tibre, où les démons font naître des inondations et des tempêtes qui le transportent jusque dans le Rhône sous les murs de Vienne. Là se renouvellent les inondations et les tempêtes de Rome ; pour les écarter, on transporte le cadavre dans l'Helvétie ; une autre tradition permet de supposer le passage direct de la légende d'Italie en Helvétie. Les séjours de Ponce Pilate ou de son cadavre se localisent de préférence là où des noms comme *Pila* (Grisons) et nos *Pons*, *Ponsas*, *Pilat*, etc., rappellent plus ou moins ceux de l'ancien gouverneur de la Judée, et par influence littéraire une montagne au bord du lac des Quatre Cantons change en *Pilatus* son ancienne appellation locale *Frakmünt*.

Vienne et ses environs, guide illustré du touriste, avec un plan de la ville, publié par la *Société des Amis de Vienne*, Vienne, imp. H. Martin, 1907. Cette 2^e édition de notre guide a été considérablement améliorée au point de vue du plan et des illustrations ; le texte a été mis au courant et augmenté de nombreux détails, particulièrement en ce qui concerne la description des portails et de l'intérieur de la cathédrale St-Maurice.

Guide illustré pour 1907, publié par le *Syndicat d'initiative de Lyon*, avec la collaboration de la *Société des Amis de Vienne* (en distribution aux bureaux du Syndicat, Lyon, place Bellecour, 19).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
STATUTS de la <i>Société des Amis de Vienne</i>	5
COMITÉ de patronage, Conseil d'administration, Comité de propagande, Bureaux de renseignements.....	9
NOMS et adresses des membres de la Société.....	10
ASSEMBLÉE GÉNÉRALE du 7 mars 1907.....	15
Allocution du Président	15
Compte-rendu du Trésorier.....	19
Allocution du Président, Conférence de M. Louis Rousselon, Elections au Conseil d'administration	21
SIENNE, Conférence de M. Louis Rousselon.....	27
BIBLIOGRAPHIE VIENNOISE.....	53





Vienne, Imp. Ogeret & Martin — H. MARTIN, Succ^r

